

## ÉTATISME ET RELIGION (2<sup>ème</sup> partie)...

Et pourtant, cet esprit de solidarité aboutit après de longues périodes à la naissance de l'État. Par besoin de protection, le développement des facultés imaginatives et comme conséquence de la plus étroite coopération entre les clans ou les tribus. Les hommes ont pris très au sérieux les mythes qu'ils ont forgés et qui les aidaient à donner une signification à tout ce qui leur semblait posséder un esprit vital, une signification bonne ou mauvaise. Nos pères cherchaient, inventaient, découvraient, expliquaient et... compliquaient.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au totem, père supposé de la collectivité dont ils voulaient établir l'origine. Le totem (plante, pierre ou animal) devint le symbole, le fondateur et le patron du groupement dont tous les membres - qui ne tuaient pas ce dernier ou ne le mangeaient pas, même s'il était comestible - se considéraient comme des descendants. A travers cette représentation ils donnaient une réponse à cette éternelle question de l'inquiétude humaine: «D'où venons-nous? où allons-nous?». S'ils n'avaient pas trouvé de réponse juste, au moins avaient-ils inventé un trait d'union qui, même artificiel, maintenait leur cohésion, et considéraient-ils inviolables les pouvoirs magiques et sacrés les liens qui les unissaient. C'était irrationnel, mais à ce stade les hommes ne pouvaient pas faire mieux.

Parmi eux, et étant donné la diversité d'aptitudes qui est une des caractéristiques de la nature humaine, se détachèrent des individus qui, à force de s'adresser au totem, l'entendirent ou crurent sincèrement l'entendre. Phénomène de suggestion dont on trouve encore bien des exemples. Et puis, erreur ou non, c'était une manifestation de la vie. Plus tard, les rois croiront être les intercesseurs entre leurs sujets et la divinité. De là à se convaincre qu'ils étaient fils de cette dernière, l'incarnation d'êtres surnaturels, il ne fallait qu'un peu de bonne volonté. Des centaines de milliers d'années au cours desquelles l'évolution fut pour eux insensible favorisèrent la naissance de cet état d'esprit. Et dans les innombrables générations qui se succédèrent, il y eut des croyants, des mystiques, des illuminés, des inspirés se croyant possédés ou choisis soit par le démon, soit par des forces ou des êtres mystérieux et indéfinissables.

C'est de cette sorte d'hommes que naquirent les sorciers, les chamans, les magiciens que l'on retrouve chez tous les peuples primitifs. Les chamans, que l'on retrouve surtout en Asie centrale et dans l'extrême Nord de l'Amérique, pratiquaient des rites dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle le chamanisme, et possédant un caractère religieux plus ou moins accentué selon les régions. H. et A. Bernatski, qui ont étudié les régions les plus arriérées de l'Indochine avant la fin de la colonisation française, nous mènent chez les peuplades y habitant. On ne trouve pas encore de chef-gouvernant de caractère politique, ou coordonnant les activités utiles, mais Kotchet, le «*vieux chaman*», qui certainement fut précédé par bien d'autres, qui est le chef spirituel - si le mot «*chef*» correspond bien à la réalité locale, car le chaman ne semble pas pouvoir imposer sa volonté - Kotchet est un homme plus doué que les autres par la nature - c'est une question de génétique, facteur fondamental que l'on néglige trop. Il est le directeur des cérémonies chamaniques en l'honneur du grand antécédent totémique, et guérisseur du clan. C'est une espèce de génie, qui fabrique des armes, des instruments de musique, des médicaments, châtre les animaux de basse-cour, connaît les préceptes du droit coutumier et tranche les litiges qui se produisent non seulement au sein de la collectivité à laquelle il appartient, mais entre les collectivités. Nous ne sommes pas encore devant un véritable gouvernant, un politique, mais devant un homme exceptionnel comme le sont souvent les maires des villages dans certaines régions de la terre (1).

Dans une autre tribu, celle des Mokten, il n'est pas davantage question de chef politique, ni même

(1) Voir *l'Esprit des feuilles jaunes*.

de technicien guidant telle ou telle activité collective. Mais on trouve à nouveau un chaman qui est aussi intermédiaire entre les esprits bons et mauvais et guérisseur. Il invoque les êtres invisibles, et l'on a recours à lui pour conjurer le mauvais sort, exorciser les démons ou demander les faveurs de tel ou tel objet sacré. Exactement comme font les croyants de notre société occidentale.

Au siècle dernier, le grand sociologue-philosophe anglais Spencer était allé, en compagnie de son ami et coreligionnaire Giffen, étudier une tribu australienne nouvellement découverte: celle des Alantunja. Ils y avaient aussi observé l'existence de chamans, et que ceux-ci, considérés avec respect en raison de leur âge et de leur rôle, étaient les gardiens jaloux des objets du culte collectif, et assumaient la direction des cérémonies auxquelles ce culte donnait lieu.

A la même époque, et plus nombreux, plus répandus dans les sociétés humaines, les explorateurs et les ethnologues ont enregistré l'existence de sorciers, bien connus aussi en Europe, et de la sorcellerie. Leur rôle semble plus compliqué, plus actif, plus déterminant. Plus que les chamans, ils maintenaient aussi un commerce secret avec les forces et les êtres mystérieux de qui dépendaient le bien et le mal. *«Il n'y a qu'un spécialiste intellectuel chez les indigènes australiens, écrit Paul Decamps. On peut lui appliquer ce nom qui suppose une qualification spéciale, mais il est en réalité magicien, médecin et policier»* (2). Le rôle se complète et se complique, le personnage grandit.

D'autant plus que pour tenir son rôle de médecin, le sorcier étudie les plantes et leurs propriétés, contribuant ainsi à l'érudition si fréquente de ceux qui l'entourent, donnant lieu à l'apparition de ce qui sera la science botanique et l'art de guérir. Les expériences de magie doivent contribuer à connaître les faits physiques, et le rôle de mainteneur de l'ordre répond certainement à un certain désir d'ordre et d'équilibre sans lequel aucune société ne peut survivre même chez les sauvages. Toujours est-il que ces fonctions, et les connaissances qui en découlent, donnent à ceux qui s'en chargent un prestige immense. Être médecin, faire revenir à la vie ceux qui allaient mourir, n'est-ce pas un acte tenant de la magie?

Une différence s'établit. *«Tout le monde connaît des remèdes, poursuit Paul Decamps; et dans certaines tribus tout du moins (comme chez les Urabumas), tout le monde sait plus ou moins faire de la magie, mais les spécialistes sont plus savants et plus experts et ont des recettes connues d'eux seuls. D'autre part, ces spécialistes ne vivent pas uniquement de leur art; ils doivent chasser ou pêcher; c'est pourquoi on peut les appeler des «spécialistes rudimentaires». Leur idéal toutefois c'est «d'échapper au travail manuel et de devenir des spécialistes complets. Pour cela, ils sont appelés à faire de la sorcellerie et à exploiter les autres par la crainte: ayant le pouvoir de guérir, ils s'attribuent celui de donner des maladies, voire de tuer; ils sont menés à faire de la surenchère et prétendent monopoliser les moyens d'annihiler les maléfices des gens du commun et de désigner les criminels (à l'exception, bien entendu, des flagrants délits) par des moyens occultes; ce qui leur permet, le cas échéant, d'accuser n'importe qui et de vivre de chantage»* (3).

Chaman, sorcier, magicien, selon les régions et l'état mental des populations, nous sommes arrivés aux individualités qui émergent du commun moyen, qui influencent ou peuvent influencer les autres, se faire admirer ou se faire craindre. Nous n'avons vu que, surtout dans la zone méditerranéenne et dans les régions d'influence hellénistique, les cités apparurent, tandis que l'organisation par tribus caractérisait le monde germano-celtique (4). Nous avons vu également qu'à la tête des cités on trouve généralement un chef, qu'on appelle un «roi». Car toujours il apparaît et il apparaîtra, parmi la variété de types humains qu'engendre la nature, des individus se distinguant par leur capacité d'initiative, bonne ou mauvaise, et doués pour le commandement, comme d'autres le sont pour l'obéissance. Un homme n'est pas ce qu'il est seulement parce qu'il le veut. Combien d'ambitieux sont - heureusement! - capables de s'élever à la hauteur de leur ambition, de développer leurs aptitudes d'après leurs désirs profonds! Il ne suffit pas de rêver ou de vouloir réaliser de grands desseins; encore faut-il que le hasard ait mis en vous les aptitudes et la puissance internes qui vous conditionnent pour ces activités.

Et il arrivait qu'un chef de clan, le «roi» d'une ville - n'oublions pas qu'il y en avait plus de deux cents

(2) (3) *État social des peuples sauvages.*

(4) Voir *les Germains*, par Tacite.

en Grèce, et qu'on les retrouve dans la Perse -, un chef de guerre, de clan, de tribu ou de ville, exerçant une influence qui déborde son cadre de vie, ayant conçu l'aventure d'aller au-delà de sa sphère natale, soit poussé par un désir ou une volonté de domination supérieure à la forme primaire que nous venons d'analyser. Le fondateur d'empire, comme Clovis, comme Gengis Khan, comme les rois Incas, le fondateur du premier État de Sumer, comme Darius 1<sup>er</sup>, balayant les petits rois locaux et unifiant tout ce qui était à sa portée, agit sur l'histoire. Dans ce cas, il ne négligea pas d'invoquer les puissances supérieures et le pouvoir surnaturel qui l'habite.

**Gaston LEVAL.**

-----